

Mascare *BELGAZOU*

« Je veux une bête qui boit de l'eau
croupie. Je veux que s'accouplent
hyène et louve et de leur chant naîtra
ma bête. Une bête qui sapel Belgazou.
Une bête discrète sur laquelle je
monterai nue. Une bête bâtarde
aux yeux jaunes. Je ve allé parlé o
monstres, sans fantasme, sans morale,
sans fin heureuse. Je veux que l'on se
souviennne, que le sang ait le
goût du sang. »



Domaine français
48 pages – 12 €
978-2-7143-1373-7

12 mars 2026

Au cœur de *BELGAZOU*, il y a une histoire familiale marquée par la mémoire d'un grand-père harki. Histoire de l'héritage d'une honte, et de la blessure non-pensée d'un héritage traître, ou prétendument tel. Comment dire cette violence et trouver la forme pour témoigner du rapport au monde qu'elle induit ?

Pour y parvenir, Mascare invente une langue composite, volontairement fautée, élaborée depuis celle du grand-père. Dans cette langue qu'elle déplace et dépouille de ses lettres muettes, pour faire trembler ou faire mal, Mascare ouvre des espaces pour les récits absents. Elle dépèce la langue majoritaire pour venir re-nommer et ouvrir l'espace pour de nouvelles paroles. Plutôt que de parler à la place des « subalternes », elle laisse les humilié·e·s des colonies, descendant·e·s des Harkis d'Algérie, raconter la souffrance, la honte et l'incompréhension nées d'un vécu nié par l'Histoire officielle.

Mascare est une artiste multiforme, actrice, membre du cabaret autogéré La Bouche et DJ. Elle est l'autrice d'une thèse consacrée à Didier-Georges Gabily. Avec *BELGAZOU*, elle signe son premier livre.

« Je veux une bête qui boit de l'eau croupie. Je veux que s'accouplent hyène et louve et de leur chant naîtra ma bête. Une bête qui sapel Belgazou » Comment est née cette figure de Belgazou qui donne son titre au livre ? Qu'incarne-t-elle ?

Mascare : Belgazou c'est un petit nom inventé, un surnom. Colette l'écrivaine, appelait sa fille comme ça. Ma mère a deux prénoms, un prénom algérien, Dali, et un prénom français, Colette. L'idée c'était qu'avec un prénom français l'intégration de ma mère serait plus simple en France. Breaking news ! Bien sûr le racisme est si fort en France que ça n'a pas marché. J'aimais bien la sonorité de ce mot, Belgazou, et je ne connais que deux Colettes, ma mère et l'écrivain. Ce nom ne renvoie à rien dans la réalité, Belgazou c'est un petit nom d'oiseau comme on dit. Je donne beaucoup de surnoms aux gens que j'aime, des épitaphes, des noms inventés, c'est un geste d'amour. Belgazou est un geste d'amour. La bête que j'invente a le corps comme texte, Belgazou est une bête sans contours connus. Le pelage est trouble. La chimère, cette bête de l'entre, est métaphore de la littérature même, la gargouille avec qui je gambade. Belgazou boit de l'eau croupie. L'eau croupie est une eau mourante parce qu'elle ne circule plus. Elle est un portail d'image qui pour moi représente l'Europe. Je trouve que l'Europe, tant qu'elle n'affrontera pas son histoire, continuera de sentir l'eau croupie. Il y a des bêtes qui adorent boire l'eau croupie, d'autres qui meurent en la buvant.

BELGAZOU porte la mémoire des descendant-es de harki-es, dessinant les contours d'une histoire politique et intime. Votre texte s'interroge plus largement sur la place laissée dans « l'Histoire » aux récits des dominé-es, des humilié-es, des vaincu-es, celles et ceux dont la parole est minorisée. Comment avez-vous travaillé pour donner à entendre cette parole dans votre texte ?

M. : Je ne souhaite pas être un étendard, je ne porte pas la mémoire de tous les harkis, de tous les humiliés, j'ajoute ma pierre à l'édifice. Je porte l'absence, le trou, je ne suis pas à la recherche de la racine comme on parle d'une racine pour une dent, je suis le trou laissé par la carie qu'on a essayé de soigner. En ce moment l'extrême droite tente de séduire un électorat varié, les harkis en font partie. Avec ce texte j'essaye de faire rempart au mensonge. Je parle de la guerre et de la peur. Je ne suis pas dans l'Histoire, l'Histoire est faite pour une petite partie de l'humanité, celle qui se sent à l'aise chez les notaires. L'Histoire c'est les harkis bourgeois qui ont eu le choix et qui regrettent l'Algérie française, ceux qui avaient quelque chose à gagner. Moi je suis héritière du vent, il n'y a pas de titre de propriété pour les vents. Je fais partie de celles et ceux qui n'auraient pas dû survivre comme le dit Lorde. Belgazou est la trace de ce qui a été et qui ne laisse pas de trace, parce qu'il faut méthodiquement effacer les preuves pour continuer à faire marcher l'empire. L'empire français est toujours efficace économiquement et les archives de la guerre d'Algérie sont toujours sous scellés. Par contre, les vents et les peuples savent. Je suis vraiment attachée à cette connaissance, nous savons de la même manière que les fleurs fleurissent et fanent.

En ouverture, vous dressez une liste mêlant des auteures et un musicien américain-es (Audre Lorde, James Baldwin, Link Wray), un personnage de fiction (Ratus), un événement historique et politique (La Commune de 1871) et une famille qui apparaît deux fois (celles de K et N). Comment voyez-vous cette liste ? Quelle est sa fonction ?

M. : La liste est une litanie, un petit groupe de présences qui permet de dresser une cartographie comme un territoire intérieur sur lequel Belgazou gambade. J'ai appris récemment par une amie que Mars 1871 était aussi la date du premier soulèvement algérien contre la colonie. J'aime l'idée de cette correspondance comme une résonance. Il faut lire cette liste comme quand on regarde les étoiles, c'est une carte du ciel. La liste est aussi comme une chose rassurante au fond de votre poche. Un petit caillou troué avec lequel on joue tout en écoutant une conversation se faire. C'est un rite intérieur, secret, mystérieux et très précis. Quand j'écris je pense à cette liste, je lui dédie mes mots. J'écris par amour, parce que je suis profondément heureuse de vivre et que chaque jour m'enchanté, l'amour et les étoiles c'est pareil.

Vous êtes aussi actrice et artiste de cabaret. BELGAZOU est un texte qui s'impose par son rythme, ses phrases envoûtantes et percutantes, qui coulent et se coupent net, comme des voix empêchées. Y a-t-il une source scénique de BELGAZOU et/ou une envie, chez vous, de le monter pour la scène ?

M. : J'écris parce que je parle. Je n'ai pas choisi ma langue maternelle, personne d'ailleurs. Sauf que ma langue maternelle

a servi à asservir celles et ceux qui me précédaient. C'est en français qu'on a donné l'ordre de tirer sur les miens. Je parle la langue de l'ennemi, la langue grise comme le dit Paul Celan. J'aurais pu ajouter Celan à la petite constellation maintenant que j'y pense. Je vois la langue comme un ressac qui attire, noie, étouffe et aussi amuse. La même langue peut faire une blague ou donner l'ordre de faire tomber une bombe sur un village. On joue dans les vagues, on se noie dans les vagues. Rien n'est qu'une seule chose. Je suis actrice parce que je n'aime pas plus que ça les mots, je m'en méfie beaucoup. Je ne crois pas que l'art sauvera le monde, les mercenaires nazis envoyés au Congo dans les années 60 torturaient à 15h et posaient leur cul dans des fauteuils de l'Opéra à 19h. Ça ne les a jamais empêché de tirer sur des êtres humains d'entendre de la musique. Je suis très proche de la pensée de Peter Watkins, une autre étoile tiens, je crois que mon métier n'est rien d'autre que le révélateur d'un mécanisme tortionnaire à l'œuvre qui tente par tous les moyens de se justifier. Mon art est là pour déranger, détruire, défaire et donner du courage dans la purge. Porter les mots des autres c'est mon métier et j'adore ça. Aujourd'hui je porte mes mots et mes morts, un peu comme si j'avais appris à coudre et que je m'étais taillé un costume sur mesure. J'adore les vêtements. Je porte les mots comme je porte les vêtements.